

# POUR L'ART



# Cahiers Pour l'Art

**Direction :** René Berger

**Rédaction :** Louis Bovey, Jeanlouis Cornuz, Vio Martin,  
Jacques Monnier, Raymonde Temkine.

## Sommaire

Une expérience.

*Louis Bovey* : Prélevé d'un banal agenda.

*Henri Noverraz* : Fragment d'un carnet de notes.

*Gisiger* : Feuillet de journal.

*René Berger* : Carnet.

*Emile Delay* : D'un agenda.

*Jacques Monnier* : Un jour de ce juillet.

*L.-E. Juillerat* : Fragments d'un journal sans dates.

*Jeanlouis Cornuz* : Journal sans date, printemps 1959.

*Michel Contat* : On a raison à vingt ans.

*Raymonde Temkine* : Sans titre.

*Vio Martin* : Les maisons.

## Mouvement Pour l'Art

**Président :** L.-E. Juillerat

Carte de membre-adhérent : Fr. 12.—

Pour les étudiants et les apprentis : Fr. 8.— (cahiers  
compris)

Abonnement aux cahiers seulement : Fr. 8.—

**Permanence :** Librairie du Grand-Chêne,  
8, rue du Grand-Chêne, Lausanne  
tél. 23 60 05

## Administration

*Suisse* : Imprimerie Pont frères, Martèrey 28, Lausanne  
tél. 22 40 10, chèques postaux II. 111 46

*France* : M. Temkine, rue Pierre Nicole 37, Paris Ve,  
tél. POR 52.06, chèques post. Paris 51-39-96

Adhésions (cahiers compris) : Fr. 1250.—

Abonnement aux cahiers seulement : Fr. 900.—

## Publicité

*Régie des annonces :*

Jean-P. Laubscher, Grand-Pont 10, Lausanne

Editeur responsable : Association Pour l'Art

Imprimé en Suisse, à l'Imprimerie Pont frères, Lausanne

## Comité de patronage

Assurance  
Mutuelle Vaudoise  
contre les accidents  
Lausanne

Câbleries et Tréfileries  
de Cossonay

« La Suisse »  
Sté d'Assurances sur la vie  
Lausanne

Lait Guigoz S. A.  
Vuadens

Librairie du Grand-Chêne  
Lausanne

M. Emile Ott  
Ascona et Hong-Kong

Société de Banque Suisse  
Lausanne

M. Charles Veillon  
Lausanne

Imprimerie Pont frères  
Lausanne

à qui Pour l'Art  
exprime sa gratitude

## Une expérience

*S'interroge-t-on, le passé se transforme, plus souvent se dérobe (qu'ai-je été hier, avant-hier ?). En même temps que s'éloignent les jours, on s'éloigne de soi. Ou s'en rapproche-t-on ? Comme au cinéma, le flou supplée la mémoire défaillante.*

*Combien de souvenirs encore dont — sait-on pourquoi ? — l'image ne réussit pas à adhérer comme si, parasitaire ou débile, elle n'était que le reflet d'un passé dépourvu de réalité ; et pourtant nous l'avons vécu, ce passé. D'autres souvenirs au contraire...*

*Valait-il la peine de tenter l'expérience ? Ce numéro réunit des textes qui, sous la forme de journal, de carnet, d'agenda (qu'importe le terme !) se proposent de restituer un peu de ce passé simple et mystérieux, mouvant en tout cas. Il ne s'agit pas de confrontation, encore moins de compétition. Qu'un certain « air de réalité » apparaisse sous la plume de chacun des signataires, l'expérience cesse d'être illusoire. Le jeu n'est-il pas ce qui nous concerne sérieusement ? Prête-t-on attention à l'existence « marginale » que nous menons tous les jours, celle que ne distingue, précisément, aucun fait exceptionnel (à peine une saillie ici et là, si vite amortie...), on se rend compte que l'âme est peut-être moins faite pour enfermer des trésors ou des vérités définitives que pour recueillir, parmi les débris quotidiens, la force de continuer à vivre dans le provisoire, l'incertitude aidant.*

*Pour l'Art.*

# Prélevé d'un banal agenda

On vient de me présenter X, et déjà je songe à me remettre en chemin. Accourues du fond des siècles, nos deux routes n'ont cessé, depuis des temps immémoriaux et à travers d'innombrables vicissitudes, de cheminer l'une vers l'autre jusqu'à cet instant. Elles se coupent maintenant, et cette circonstance combien fortuite a permis notre rencontre.

J'en éprouve d'ailleurs la plus grande joie, et je pense qu'il valait la peine de prendre tant de soins pour arriver à ce résultat.

Mais elles se séparent déjà, harcelées par les voix mystérieuses qui les invitent à courir encore vers d'autres rencontres tout aussi prévues et pourtant imprévisibles.

C'est ainsi que s'approchent les êtres et que s'affrontent les destins, pour aussitôt, après une brève halte, ou le mirage d'une halte entrevu comme dans un rêve, reprendre leur propre route et se fuir sans repos les uns les autres.

Le destin de l'homme est dans la fuite ou dans la quête, suivant son caractère et la mesure de ses désirs. Mais l'une et l'autre, dont il ne fait qu'assurer l'un des relais, revêtent presque toujours la même apparence.

\*

Dans la préparation et la conduite de leurs projets, les hommes négligent toujours quelque chose. Et, plus ils se défient du hasard, mieux ils prennent leurs dispositions pour lui échapper, plus ils s'abandonnent entre ses bras.

On dirait qu'il prend un fin plaisir à déjouer, contrarier ou compléter tous leurs calculs.

Tel, qui était parti pour être exemplaire, finit lamentablement dans la peau grasseuse d'un usurier, et tel autre, qui rêvait de manipuler et d'accumuler des fortunes fabuleuses, ne tarde pas à connaître les enivrantes joies de la perfection morale.

\*

Il est des gens qui ne peuvent supporter, disent-ils, la souffrance ou l'infortune des autres, avant tout parce qu'il leur plaît de songer que la leur est la plus grande et insupportable de toutes.

\*

Je me suis toujours méfié des mystiques, et plus encore des mystiques de la démystification.

Comme les bigots de la libre-pensée, avec lesquels ils se confondent d'ailleurs souvent, ils promènent avantageusement un petit arsenal de certitudes fragmentaires et d'idées toutes faites qu'ils rêvent d'imposer partout, sans même se rendre compte que la vérité de l'un n'est point forcément celle de l'autre ; mieux encore : qu'il est autant de vérités diverses que d'hommes envisagés, chacun n'abandonnant tout ou partie de la sienne que lorsqu'il cesse d'en être un, dans le plein sens du terme.

Contrairement aux mystiques ordinaires — si l'on peut dire — qui ne songent le plus souvent pas à opposer leur vérité à celle des autres, mais se contentent de la cultiver pour leur usage personnel, les mystiques de la démystification ignorent la bienveillance. Leur but est la destruction de ce que peuvent posséder les autres, mais ils sont bien trop orgueilleux pour imaginer qu'ils n'ont le plus fréquemment rien à leur offrir en échange.

Leur itinéraire est ainsi jalonné de ruines, et leur satisfaction est à l'échelle du dommage qu'ils peuvent causer à quiconque ne partage pas leurs idées et leurs desseins.

Il est vrai que chacun cherche la sienne comme il peut, où il pense la trouver.

\*

Il faut une grande force de caractère et le secours d'une grâce magnifique pour préserver jusqu'à un âge avancé la sagesse, l'innocence et le regard émerveillé de l'enfance.

Les enfants voient en effet, dans les jeux d'eaux de la rivière, dans la plainte du vent, dans les singularités de la vie, les effets de forces mystérieuses qui les dépassent, les troublent parfois et les rassurent souvent, dont ils se plaisent à solliciter la complicité.

Ils connaissent la confiance.

En quoi ? Ils ne sauraient le dire.

Ils se gardent surtout bien de poser la question, et là réside peut-être le secret de leur bonheur.

\*

Que nous faut-il pour connaître la sérénité, ou plus exactement les apparences de la sérénité ?

Une certitude peut-être, une indication tout au moins, qui permette au relatif de revêtir plus ou moins parfaitement les apparences de l'absolu.

Mais que survienne un accident quelconque, que tous nos calculs n'aient su prévoir, et nous voilà brusquement désarçonnés par la remise en question d'un ensemble de préjugés confortables qui nous semblait pourtant répondre à toutes les exigences d'une logique indiscutable.

\*

Vingt et même cinquante siècles d'éducation à la vie n'ont rien apporté d'essentiel à l'homme, qui semble incurablement condamné à reprendre indéfiniment les mêmes expériences, sans envisager de pouvoir enfin bénéficier de celles qui ont été accumulées par sa vertigineuse ascendance.

Il ne s'est ainsi, la plupart du temps, pas encore rendu compte que la vie ne lui réserve que quelques signes bien menus et discrets, rarement cordiaux, perdus dans une profusion de gestes et d'appels inutiles qui les dissimulent à son attention, et qu'il faut beaucoup de chance, une chance exceptionnelle même, des concours de circonstances vraiment miraculeux, pour trouver sans l'avoir jamais vu au préalable tel ou tel arbre plutôt que tel autre au cœur de la forêt.

\*

Il est des gens qui s'appliquent de toutes leurs forces à faire le bonheur de l'humanité, sans toutefois jamais se demander ce qu'elle désire.

La question ne les intéresse pas.

Il leur est tellement plus agréable et confortable d'ignorer qu'elle est composée d'hommes, dont les besoins sont aussi divers que les empreintes digitales, arbitrairement rassemblés, pour les seules nécessités de la classification, sous un terme artificiel et vague auquel ils échapperont toujours.

Le substantif leur suffit et, pour peu que leur propre confort ne soit ou ne paraisse pas immédiatement mis en cause, ils sont volontiers prêts à allumer l'incendie, à dresser les échafauds, à sacrifier sans compter tout ce qui peut faire le bonheur et le droit des autres afin de promouvoir ou d'avancer ce qu'ils croient être la vérité de tous.

Peut-on imaginer plus grand orgueil et plus grande folie ?

\*

Plus et mieux que l'originalité elle-même, c'est sa recherche et l'illusion de l'atteindre qui comblent d'aise ceux qui ne vivent que pour et par elle.

Je me demande toutefois dans quelle mesure ils sont véritablement dupes de ce petit jeu, et dans quelle mesure ils se rendent néanmoins compte que leurs recherches et leurs découvertes ne sont en définitive que reprises et répétitions.

Le fond demeure immuablement le même et seul, à la rigueur, son reflet peut subir l'éphémère influence de la mode, du climat, du temps qui passe.

\*

L'homme demeure toujours en fin de compte le meilleur et même, en dernier ressort, le seul juge de ses actes.

Le tout est de savoir quand il peut bien avoir à paraître devant soi-même.

Je pense que c'est simplement parce qu'ils ont éludé ou différé cette confrontation qui devrait être quotidienne, que certains hommes semblent dispensés de l'obligation d'être conséquents avec eux-mêmes et avec les autres.

*Louis Bovey.*

# Fragment d'un carnet de notes

Les bistrots sont ma patrie. Si mes notes sentent le vin, le café ou l'absinthe, elles vous révéleront l'heure à laquelle je les écrivis.

L'optique du cent vingt kilomètres-heure tord le paysage.

Ma folie n'est pas de peindre et de n'aimer que peindre, mais bien de vouloir vivre « comme tout le monde ».

J'ai rêvé que je m'exprimais avec une telle aisance à travers les différents arts ! Si je m'étais souvenu de ce rêve avec plus de précision, aujourd'hui, j'aurais du talent.

Au cœur des horloges la mécanique gémit.

C'est un très vieux couple, tordu et fatigué. Il boîte vers la gauche, elle vers la droite. Ils se heurtent en marchant.

Chaque fois que la vieille se lève, avec mille peines, pour défroisser ses jupes, lui se lève aussi, attendant avec patience qu'elle se rasseye.

Aujourd'hui, un geste tout aussi insignifiant que celui de frotter une allumette suffit pour déclencher un cataclysme. Nous avons libéré cette force somnolant dans l'obscurité de notre ignorance. Et puis ? — Chaque soir nos enfants s'endorment paisiblement...

Dans les boutiques aux occasions, le soleil en faisceaux de phosphore embellit la pauvreté.

Si l'objet de ma tristesse pouvait perdre son poids !

Il y a la solitude de ceux qui affrontent la vie la vérité aux lèvres et la solitude de celui qui n'a rien à dire.

Elle lui laissait entrevoir de nouveaux espaces. Elle inventait pour lui de nouvelles raisons de vivre. Par elle, il projetait d'atteindre un absolu, où, sottement, il rêvait d'habiter.

Café littéraire — les lampes déversent un petit vin cruel sur l'étaupe des blondeurs.

On nous distrait : loisirs organisés, presse, informations dirigées dévient notre sagacité, éloignent nos sens de la vie.

Printanier, souffle, azur : vocabulaire absolu de l'inexpérience.

J'aime vos faiblesses, si semblables aux miennes !

O ma tête éprise de soleil ! Rendez-moi l'ombre désirable ; l'étais des oliviers, les gerbes des cascades et le doux mercure des fontaines...

Le croquemort de la commune de Ch. compte qu'il n'y aura pas de décès durant ces quinze prochains jours. Il est parti avec le corbillard et toute sa famille sur la Côte d'Azur.

Deux êtres s'habitent. La nuit leurs lèvres brûlent. Vêtus de leur seule passion, ils s'irisent de baisers. Quand l'aube les habille, à l'instant de la condamnation, c'est elle, plus secrète et plus mesurée qui lui bande les yeux et ferme la porte avec douceur...

Cette route est si lumineuse et si colorée que seuls des connaisseurs la parcourent. Ils s'extasient sur la violence des contrastes qui la jalonnent ; mais le mystère de mon lent ouvrage leur échappe. Je ne peux plus me risquer sur de tels itinéraires sans en être harassé. La fatigue fléchit mon autre moi. J'avise alors un baraquement de cantonnier où je sais trouver un grabat. J'entre, je dépose mon cerveau sur une couverture grise et douteuse, je l'étale couleur par couleur et m'endors un instant sur ce bouquet défait. Il m'arrive de recourir à ce havre plus de quatre fois dans une journée. En le quittant, j'oublie toujours une variante de rouge ou de vert. J'ai la mémoire si courte, et la complexité de cette nouvelle optique m'accable.

Où m'entraînera cette démarche en apparence euphorique et dont je me suis rendu tributaire ? Je m'encourage à l'idée qu'il suffit d'un pas plus brutal qu'un autre pour que l'une de ces invisibles cloisons éclate et laisse enfin s'échapper mes couleurs. Je crains d'être irrémédiablement engagé dans cette manie. A partir d'une certaine altitude je ne peux plus rien pour moi-même. J'assiste impuissant à cette rage dévorante, je noircis du papier et je couvre des toiles, laissant ratiociner les critiques sur l'espace, la matière, le volume et toutes données connues enfin libérées de leurs conventions.

Personne ne connaît personne.

Toi qui as le génie de la douceur, viens-t'en rompre le pain de l'amour.

Ici, des plis de terre ombrée que baigne l'océan.

Cette jeune fille n'a pas un trop grand nez. Elle n'a pas de goître, pas de défaut saillant. Elle avance sur de très jolis souliers, des arches de viaduc miniature.

A la chambre 4 un agonisant délire tout haut. Parfois il hurle. L'aumônier est arrivé, trimballant l'attirail nécessaire à l'octroi du dernier visa. Loin de se calmer, le mourant implore la vie ; ses cris dominent la litanie indifférente du fonctionnaire de Dieu.

Accepter la solitude, rien n'est plus vrai, plus juste. Contre toute apparence, il arrive encore à beaucoup de ceux qui l'ont tant cherchée de souffrir de la solitude. L'homme est seul. Seul dans une foule, seul en amitié et presque toujours seul en amour. Ce qui le lie à son semblable est si fragile qu'il suffit d'un souffle pour l'en isoler.

Il y a des fanfares dans le ciel. Une vibration cuivrée soulève les toits. L'ardoise aux écailles de truite scintille pour la joie des humbles.

Tout le soir j'ai caressé votre âme et me suis enflammé au grain de son enveloppe. — A l'aube, je brûlais encore, mais vous n'étiez plus là...

La solitude de la femme est plus vaste que celle de l'homme, plus saignante. Les femmes perdent leurs époux comme elles reçoivent leurs enfants : *Par la chair...* Cette conjugaison de douleurs charnelles et affectives la rend supérieure à l'homme.

Notre notion de vulnérabilité s'est accrue parallèlement aux découvertes de nouvelles (nouvelles pour nous...) sources d'énergie. Nous prenons péniblement conscience de l'ampleur de cette exubérance des matières enfin libérées.

Je peux parler et penser à *eux* avec *eux*.

Je peux aussi souffrir, recroquevillé en moi-même, nier l'extérieur ; me détruire jusqu'à perdre conscience de mon propre émiettement. Oublier devant ma vitre noire que le monde s'érode à travers ses joies, sa poussière, ses printemps et ses morts.

Qui peut me tendre la main ? Personne ! Je ne peux rien pour *eux*, ni le monde pour moi. Notre mal est continu.

La beauté est insupportable aux yeux du monde qui souffre.

Les cris sont inutiles, mais le silence n'évitera rien.

Un garçon d'une dizaine d'années pleurait en portant une couronne funéraire. Il était si misérable, si éploré que je me hasardais à lui parler, persuadé qu'il venait de perdre toute sa famille. A travers ses sanglots j'ai compris qu'il avait posé sa couronne au soleil pour jouer à foot-ball avec ses copains, que les fleurs s'étaient fanées et qu'il craignait une correction du fleuriste.

Connaissez-vous la blessure la plus fine ? — l'ennui.

Le petite histoire nous enseigne que ce sont les enfants et les amoureux qui meurent le plus facilement.

J'ai souvent peur de ne pas trouver les mots assez vrais pour exprimer l'amitié. Je crains de trahir mes pensées avec mon vocabulaire insuffisant bien que ce soient presque toujours les excès qui nous trahissent.

Un élégant viaduc nous relie à l'autre falaise. Tant de science et d'efforts pour enjamber un ruisseau.

Si j'étais moins pauvre et moins misérable, je chercherais à atteindre à cette solitude que j'ai pris tant de peine à fuir. Je m'en couvrirais comme du plus somptueux des manteaux, l'invisible manteau qui préserve de l'illusion et de la déception. Hélas ! je ne suis pas encore assez fort pour porter ce manteau. Pas assez faible devrais-je dire, car je dois devenir conscient de ma vulnérabilité, me fondre jusqu'à l'inexistence, au point de ne plus rien désirer. Tout ce que je peux crier, écrire ou peindre ne sera jamais que de l'agitation. J'ai tant envie d'être calme. De m'identifier à la terre. De n'être même pas un obstacle pour le vent, de devenir chant avec lui, sel avec la mer ; cesser d'être Henri Noverraz, un pauvre état-civil bien plus inutile et léger que la barbe d'une plume de moineau.

Toute vie sensible commence là où finit la théorie.

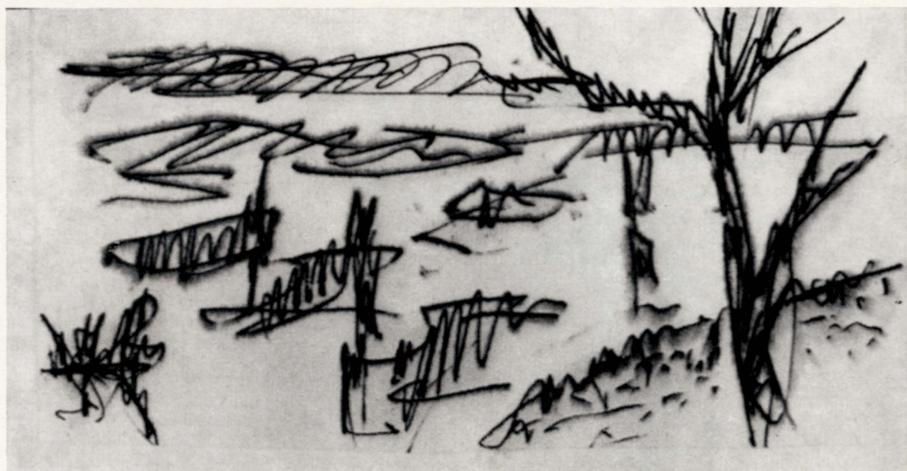
Les sages arabes d'avant l'Hégire ne commençaient à enseigner et à écrire qu'après de longues études entrecoupées de retraites dans le désert. Ces retraites étaient leur apprentissage de la terre et du ciel. Ils appréhendaient la valeur de l'herbe et la saveur de l'eau. Ayant vécu la douceur de l'ombre et la rigueur du soleil, ils pouvaient désormais écrire, peindre ou chanter. Ils savaient. La lumière étaient en eux. En s'éloignant des livres ils se rapprochaient de la nature et devenaient sensibles. L'érudition n'était plus qu'un froid héritage auquel l'amour de la terre et l'expérience apportaient le sceau de la sagesse.

Il est facile de devenir le maître de quelques snobs en quête de monstre de salon ; plus facile que de devenir son propre maître.

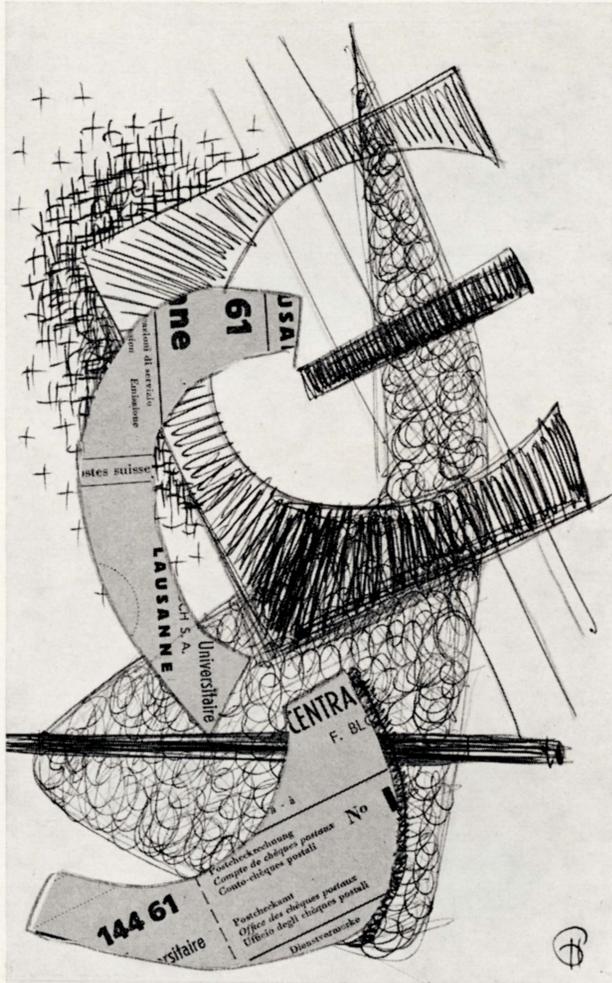
Les critiques d'art sont trop facilement portés à juger l'artiste au lieu de le critiquer. Ils devraient plutôt s'efforcer de le diriger à la lumière de son intention au lieu de l'exécuter avant d'avoir senti ce qu'il voulait créer.

Quantité de gens s'imaginent que la misère engendre des chefs-d'œuvre. Nous connaissons quelques cas de génies qui ont tenu, nous les citons en exemple ; mais que savons-nous des milliers d'artistes qui coulèrent ?

*Henri Noverraz.*



Noverraz.



Gisiger.

## Feuillets de journal

12. 4. 59. — Ah ! Borde, vous m'avez fait bien du plaisir avec votre critique des « Tricheurs ».

Mais bien sûr que nous en avons assez de nous vautrer dans la boue, nous sommes las de tous les tableaux, livres et films qui — derniers refuges de la conception paulinienne du péché — nous répètent inlassablement : Je suis foutu, tu es foutu, il est foutu, nous sommes foutus, nous sommes des larves, nous sommes des salauds. Ce masochisme — issu du Sanhédrin revu par Paul de Tarse — dans lequel se sont réfugiés ceux qui se veulent athées, révolutionnaires, bref éclairés, ne le cède en rien au plus sordide obscurantisme d'avant le premier janvier de l'an mille.

Et je connais bon nombre d'artistes, grassouillets à souhait, roulant MG à côté de filles splendides, qui, rentrés chez eux, se mettent en transe pour nous chanter l'éloge de la matière fécale, qu'ils ne connaissent que par ouï-dire — s'il est permis de s'exprimer ainsi.

Bien entendu, je m'élève contre l'abus, contre la fausseté, contre la mode. Et si mon caractère me porte à préférer le cri dans le style au cri tout court, les tableaux de Wols ou de Pollock me font trembler d'émoi. Mais il est des kilomètres de cimaise d'une certaine peinture abstraite *up to date* qui poussent mon esprit de contradiction à trouver des qualités aux peintures de Guérasimow ou aux sculptures de Véra Moukhina.

17. 4. 59. — « ... und schreibe getrost : Im Anfang war die Tat. » J'ai pensé une fois de plus à ce mot du Faust de Goethe. Faire, *poiein*, l'acte. Voilà ce qui compte. L'acte, même raté, car un acte raté vaut plus que cent dissertations sur la façon d'exécuter un acte parfait.

Quelle misère que ces artistes qui dissertent pendant cinq ans sur la façon d'écrire un livre (sans jamais l'écrire), et qui souvent, lorsqu'ils publient enfin le résultat de leurs cogitations, l'ornent d'un avant-propos qui supplie le lecteur de ne surtout pas croire qu'il s'agisse là du fond de leur pensée. Non, non, le fond de leur pensée est tout autre : Ce qu'ils viennent d'écrire sur ce qu'ils voudraient écrire n'est pas ce qu'ils ont voulu écrire... Commentaire d'un commentaire qui commente — quoi ? Du vent !

Si Jean Paul revenait il serait stupéfait : La *disgressio ultra dimidiam partem* s'est avancée jusqu'à la première ligne des pages — l'œuvre elle-même a disparu.

J'ai pensé, dis-je, à cela devant les œuvres d'un jeune peintre dont les théories sonores remplissent l'air. Il sait ce qu'est un tableau, il postule ce que ce tableau doit exprimer, il n'a que sourires et commisération pour tous ceux qui oseraient diverger, ne fût-ce que d'un degré de sa ligne de conduite

à lui. Seulement voilà : il peint mal. Il se dégage d'ores et déjà de son œuvre peinte un fumet pédagogique qui ne convainc personne.

Alors, toutes ces théories ? Des alibis, du camouflage, la dernière goutte d'eau d'une prostate fripée...

22. 5. 59. — Dans la discussion on m'a introduit : « Monsieur G., qui se pique d'être penseur. » C'était dit gentiment, aussi gentiment que certaines femmes vous font, entre deux sourires câlins, de doux reproches qui, vus de plus près, prouvent que tout a été faux depuis toujours et jusqu'à ce jour.

Au cours de la discussion L. jurait que nous étions heureusement loin de la conception romantique de l'artiste, animal sacré, farfelu, débauché, éthlique et si préraphaélitiquement phthisique.

Non, nos artistes sont :

1. ceci,
2. cela, et
3. comme ça,

mais nous leur avons — heureusement, bis — enlevé leur manteau de romantisme.

Evidemment, ils ne doivent pas « penser ». Ils doivent produire leurs œuvres comme un arbre produit ses fruits, inconsciemment, instinctivement. Ce sont les autres : les critiques, les esthéticiens, les historiens, qui se chargent de penser. Et ceux-là n'aiment pas trop que les artistes se mêlent de ce qui ne les regarde pas. On n'a d'ailleurs qu'à contempler vos faciès mi-ennuyés, mi-amusés, mon cher L., quand un artiste essaie de s'expliquer, d'expliquer par le verbe ses vues et ses intentions, pour se rendre compte que ce qui pourrait bien un jour vous achever c'est ce même esprit d'orgueil et de morgue qui a eu raison de l'influence de la caste cléricale.

Et pourtant, il faudra bien un jour sortir du cul-de-sac dans lequel l'art se trouve, notre art abstrait, tachiste, informel, en hautes pâtes ou en nouilles. Et à ce moment-là ce seront encore ces pauvres artistes primaires, dont la candeur naïve va jusqu'à vouloir penser, qui ouvriront des routes vers d'autres horizons. Et quand ils seront assez nombreux sur ces nouvelles routes, vous risquez même de vous en apercevoir, Messieurs les Historiens — etc., etc. — d'art, et vous vous mettrez alors, vous, à penser — après eux.

*Post scriptum 1. 7. 59 :* En relisant ces lignes je m'aperçois de l'apparente contradiction qu'il y a entre elles et mes notes du 17. 4. Mais je fais une différence très nette entre l'artiste qui essaie de construire son œuvre sur une méditation approfondie, qui n'a pour but que la création de l'œuvre et cet autre qui se trompe lui-même et son entourage en élaborant des théories-alibis de peur de devoir affronter ses responsabilités en jetant son œuvre à la face du monde — du public.

30. 5. 59. — Nous nous contentons de peu, voilà notre mal. Ce qui devait être — dans l'esprit d'un Mondrian, d'un Klee ou d'un Kandinsky — la suprême concentration, l'ultime quintessence, le but final : un langage où chaque ligne, chaque point est chargé d'une signification profonde — est devenu un

jargon à la mode, dont l'apparence gratuite et facile attire tous les faux-jetons, tous les minus, tous les escrocs. Et nous nous contentons de cela.

S. attirait mon attention l'autre jour sur le fait que l'on pouvait encadrer telle ou telle autre partie d'un tableau du Titien ou de Tintoret pour obtenir un nouveau tableau « tachiste » ou « informel ».

Evidemment cela ne veut rien dire contre le tachisme ou l'expressionnisme abstrait. Si toutefois cette peinture à la mode arrivait à exprimer par ses simples lambeaux de matière une pensée universelle : comme les Chinois exprimaient le Yang et le Ying par un cercle de jade.

Car le cercle de jade reste un minable détail de décor, une pâtisserie indigeste sans le profond sens qui se trouve derrière et qui fait de lui un symbole...

Stockhausen et Schaeffer, lorsqu'ils arriveront à mettre un sens — un sujet, voilà le mot lâché, depuis vingt lignes qu'il me brûle les doigts — dans leurs bruitages électroniques, ils nous convaincront comme la musique de Bartok, comme n'importe quoi nous convainc non pas par la façon dont c'est fait, mais par la force qui s'en dégage. Et cette force est fonction du contenu...

15. 6. 59. — A propos des critiques, V. m'en raconte une bien bonne :

Ce grand *arbiter artium* d'une ville voisine a quitté son journal — ou alors il a dû le quitter, c'est selon qui vous raconte l'histoire.

Il a illico écrit à la rédaction d'un autre journal expliquant qu'il en avait assez des artistes, de l'art et de sa critique et qu'il se recommandait pour faire des comptes-rendus sur des problèmes économiques.

On lui aurait répondu :

- a) que le journal possédait un rédacteur en matière économique et
- b) que de toute façon la direction ne confierait cette rubrique qu'à un journaliste ayant fait des études commerciales approfondies.

Ce qui veut dire que quiconque peut juger l'art, prôner ou condamner le travail des artistes, mais quant à comparer le prix du saindoux suisse au prix de la graisse de coco vénézolane, pardon, là il faut avoir fait des études.

C. Q. F. D.

20. 6. 59. — La photo d'Ezra Pound, menottes aux mains entre deux flics du F. B. I. me hante. Je sais, d'autres nations ont mis leurs poètes en prison en des époques où les gens de bien s'y trouvent parce que l'air dit libre est trop empesté. Je pense que Pound avait en effet suffisamment donné dans le fascisme — un fascisme bête et puéril, un fascisme de poète — pour que sa patrie réagisse.

Pourtant la civilisation américaine aura été la première à publier fièrement dans les gazettes ce tableau de chasse d'un genre extraordinaire :

Deux gentlemen — un peu roi-du-chewing-gum-faisant-une-conférence-de-presse-sur-son-voyage-en-U. R. S. S., un peu réclame pour after-shaving-lotion avec quelques gouttes d'Edward G. Robinson — dont l'un tient attaché à son poignet gauche le poignet droit du plus grand poète de notre temps, *lord of his work and master of utterance*.

Gisiger.

# Carnet

8 juin. — ...Notre condition ici-bas, la banalité même ?

9 juin. — Terminé hier soir le *Carnet d'un biologiste* de Jean Rostand. Suite de notes et d'aphorismes de valeur inégale. Sans doute est-ce la loi du genre. Trop ramassée, la forme finit par durcir, et la pensée avec elle. Le lecteur a-t-il besoin de développements pour se sentir concerné ? A moins que la paresse...

Chez Rostand, le moraliste ne me retient guère, mais qu'un homme puisse vivre de son jardin (non pas, comme ce bourgeois de *Candide*, dans son jardin), voilà qui surpasse toutes les prouesses des philosophes ! Je parle sérieusement :

« Le printemps, pour le biologiste.

» Saison des semences, des pollens, des pariades et des livrées nuptiales. Effervescences cellulaires, turgescence des tissus, afflux d'hormones, dispersion des gamètes, mêlées de chromosomes, tohu-bohu germinal... »

Il y a là un mouvement qui emporte. La biologie serait-elle la forme nouvelle de la poésie ? Du moins chez Rostand.

10 juin. — Le cœur est sujet à d'étranges variations. Une chose dont on ne pouvait se passer se dissipe tout à coup comme si elle avait à peine existé. Mais peut-être y a-t-il moins à s'étonner de ces revirements que de l'étonnement qu'ils nous causent ? La raison vise à la continuité ; mais nous sommes si peu faits de raison ! Et pourtant, c'est à elle que nous demandons de juger. Est-il donc si nécessaire de se comprendre ? (Précisément en ne se comprenant pas.)

10 juin. — Lu d'une traite *Zazie dans le métro*. D'abord j'ai cru à un récit mi-réaliste, mi-fantaisiste. Mais il est certain que l'auteur a choisi un autre plan, du moins à partir du premier tiers du livre. Au risque de paraître insolent, il faut oser dire que *Zazie* est une parabole... Celle dont Queneau imagine probablement que notre époque a besoin. Tant pis pour les talents, le cep ou le figuier ! A la place le bistrot, la boîte de nuit, les taxis, et l'amertume de nos gosses qui, avertis de tout, se sentent vieillir... La langue se dégrade « poétiquement », en accord avec notre détérioration...

Rupture moderne ; à quoi nous relierions-nous encore ? L'humanité rendue à elle-même ; *Zazie* succédant à Moïse ! Elle non plus n'y a pas mis le pied, sur la Terre promise ; le métro était fermé.

12 juin. — Heureusement que nous avons la mémoire ! Non pas exacte. Comment supporterions-nous qu'elle nous restitue « tels quels »... Aussi choisit-elle ce qui lui convient, raffinant le passé brut pour en tirer l'essence dont nous avons besoin pour marcher « librement » sur les autoroutes de l'habitude. L'homme ne cesse de ruser avec lui-même, par souci d'ingénuité. Mais que ferions-nous sans l'illusion, qui est peut-être l'essence la plus raffinée de la certitude ?

13 juin. — Tout se passe comme si les événements nous atteignaient par des « circuits » différents. Tantôt ils provoquent l'esprit à la réflexion ; tantôt ils ont l'air de s'engager dans je ne sais quelle région de l'être où ils s'enlisent. Les circuits directs ne sont pas les plus révélateurs. J'ai même l'impression (en quoi je me trompe peut-être) qu'ils résultent d'un « dressage ». Ou faut-il dire que l'esprit n'a pas prise sur tous les événements ? Nous sommes branchés sur le réel à différents niveaux et nous ne contrôlons que quelques lignes.

13 juin. — ...Pour moi, je n'arrive pas à loger mes souvenirs ici. J'ai beau reconnaître les lieux, ma mémoire a besoin d'un Ch\*\*\* mythique, que la ville actuelle a supprimé. Il faut fermer les yeux pour voir.

15 juin. — Absurde ! Je cherche fébrilement des allumettes. Sur la table, le cendrier plein, des boîtes vides. Le paquet de cigarettes devant moi, inutilisable. Et le sentiment que j'ai vraiment besoin de fumer. Je fouille parmi les mégots. N'avais-je pas autrefois un briquet ? Qu'est-il devenu ? C'est bien le diable si je ne mets pas la main sur quelque chose. J'ouvre les tiroirs (je m'interromps d'écrire...) : agrafes, papier, cartes, mais pas d'allumettes. Peut-être que sous le tapis... Maintenant que je prête attention à ce que je fais, je suis bien un peu honteux. Mais les gestes s'enchaînent. L'automate fonctionne.

Hier, visite de P. R. Sa première exposition dénote du talent, peut-être davantage même. Il a fait paraître un article sur lequel je l'ai un peu plaisanté. Qu'il expédie Mathieu pour louer Bazaine ne me gêne nullement. Mais qu'il jargonne « existentiellement » m'indispose. Qu'est-ce qu'une peinture « événementielle » ?

Nous avons parlé à cœur ouvert. Il était d'ailleurs d'accord. Mais l'une de ses paroles m'a surpris :

— Pour m'exprimer, j'ai besoin de m'appuyer sur quelque chose.

— Ce sont des béquilles, suis-je intervenu à la légère.

— Pourquoi pas ? m'a-t-il répondu sérieusement après un temps d'arrêt.

La jeunesse manque d'appui. Quand elle en trouve, fût-ce sous la forme de jargon, elle s'en saisit. Paresse d'esprit ? Peut-être. Mais aussi besoin de « se situer ». Et comment se « situerait-elle » ? (C'est moi qui jargonne maintenant.)

J'ai tout de même fini par aller chercher des allumettes !...

20 juin. — Nous sommes de plus en plus faits à l'image de nos immeubles locatifs (trompeuse, l'antique croyance à notre identité !) Derrière la façade anonyme, cinquante, cent insectes vivent à leur guise.

J'en viens à penser (j'y pense souvent) qu'il faudrait écrire une sorte de récit qui tînt compte de cet état ; quelqu'un relatant les événements d'une journée en laissant à chacun de ses « moi » l'initiative de rapporter les siens propres. Les Confessions d'un immeuble locatif, pourquoi pas ? Après Jean-Jacques Rousseau, le genre mérite d'être renouvelé.

23 juin. — Samedi, vu l'exposition Oskar Schlemmer à Berne. Trop rapidement, mais j'y retournerai. Dans la préface du catalogue, je tombe sur cette phrase de l'artiste : « Mich auf die eigenen Werte besinnen, auf das, was ich, und nur ich, kann. Mangels einer religiösen Idee sich auf das Einfachste, Nächstliegende beschränken. Das ist das Stehen, Sitzen, Liegen, Gehen der menschlichen Figur. Ein Thema, unendlich variabel. »

En traduisant à peu près : « Me concentrer sur mes propres valeurs, sur ce que je peux et qu'il n'appartient qu'à moi de pouvoir. En l'absence de toute idée religieuse, me limiter au plus simple, au plus proche. La figure humaine debout, assise, couchée, en marche. Un thème variant à l'infini. »

Les traits individuels n'ont plus valeur de réalité comme autrefois. Le visage humain lui-même est remis en question, ce visage que le christianisme avait modelé avec quelle infinie patience, avec quel amour...

24 juin. — Peut-être avons-nous, comme certaines tribus noires le prétendent, non pas une âme, mais deux, trois, quatre ou même davantage. J'y pensais ce matin dans mon lit alors que, en proie au demi-sommeil, je me sentais adhérer aux draps, à la couverture, à l'air. Encore est-ce mal dit. J'étais immergé dans une sorte de sensation globale à peine nuancée. Donc ni lit, ni couverture, ni draps. Le langage n'appartient pas à l'âme végétative. Sans doute est-il né en même temps que l'esprit, qui a besoin de distinguer, de séparer, d'analyser. Ce dont je me persuadais en me levant. D'abord il y a ce redressement, qui chasse d'un coup l'âme végétative ; finie la torpeur ! Il s'agit de vivre, donc de se mouvoir. La conscience a dû s'éveiller avec le premier pas de l'homme. Les sens eux-mêmes, qui l'ont précédée (je n'en sais rien) ont dû s'inventer un à un pour répondre au formidable affrontement de l'homme debout. Combien de victimes jusqu'au moment où la peau s'est affinée pour devenir un œil ! Peut-être que le savant moderne, ivre de toute-puissance, nous venge de massacres millénaires...

25 juin. — Jeanlouis me montre le manuscrit que lui a confié Edmond Gilliard : *Carnet de la huitantaine*. Carnet rigide, plutôt allongé, que je prends avec précaution. J'aime à le tenir dans les mains, sans l'ouvrir. L'idée qu'il y a là dedans une écriture, une voix, une présence... Et soudain, je trouve incongru le lieu où nous sommes : la terrasse de Sauvabelin donne

sur un étang ridicule où défile tout seul une espèce de canard mécanique. Pittoresque à ressort — il y a plus loin les biches et, régulièrement, le cri d'un paon traverse l'air.

J'ouvre le carnet ; l'écriture n'a pas vieilli. Aristocratique, elle proscrire toute médiocrité. Des renvois au crayon rouge mettent des filets de sang sur la page. Je lis au hasard, d'ailleurs mal. J'ai peine à gagner d'un coup les hauteurs qu'on m'impose : « Quelle superbe ! Passé la huitantaine, il en est toujours au même interlocuteur, lui. »

Jeanlouis sourit ; que pense-t-il ? Mais je m'avise aussitôt que mon appréciation est équivoque, fautive même. Gilliard ne s'écoute pas. Il trouve le silence. Comme le paon, qui récidive — pourquoi pas ? Il n'appartient pas à tout le monde de faire la roue, de vibrer de désir jusqu'à l'extrémité de son être et, pattes tendues, cou dressé, de continuer à jeter son cri à la vie.

— Des enfants jouaient autour des tables.

26 juin. — Terminé hier mon cours ; les dernières leçons étaient consacrées au cubisme. Parlant des *papiers collés*, j'ai tenté de montrer que grâce à Picasso et à Braque, les matériaux les plus humbles, vils même — morceaux de journal, de papier peint, étiquettes — avaient accédé à la même dignité que les matériaux traditionnels de la peinture. L'office des artistes est peut-être de nous faire prendre conscience que rien n'est jamais méprisable et que les articles que nous utilisons quotidiennement appartiennent aussi à la réalité artistique.

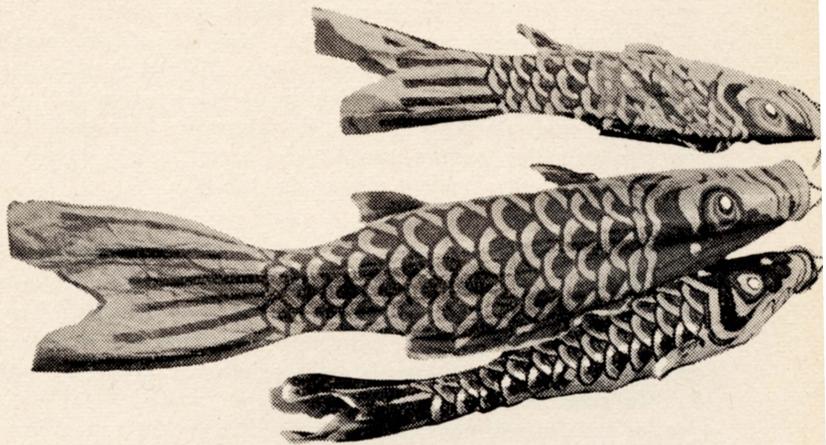
Il y a certainement d'autres raisons encore. Je ne crois pas me tromper en parlant d'*ironie*. Cessant de s'associer à l'idée de la presse ou à celle du mur qu'on couvre, le papier de journal et le papier peint remettent en cause l'utilitarisme moderne qui asservit le matériau et le dégrade. En apparaissant dans le *papier collé*, ils s'intègrent à un nouvel ordre qu'ils contribuent à constituer, prouvant par l'absurde que l'existence ne se réduit jamais à l'usage.

Sans doute est-ce une voie de salut qu'ouvre le cubisme. La technique a beau régner en maîtresse aujourd'hui, son autorité ne vaut que pour autant qu'on s'y soumet. A tout moment le poète, car c'est cela, peut se rebeller et détourner les forces aveugles vers un but que lui seul voit d'abord, mais que les autres hommes pressentent.

Après le cours, un étudiant m'a fait observer que l'invention des papiers collés doit aussi correspondre à ce qu'il appelle notre « conscience-déchets ». J'ai été vivement frappé de l'observation et de l'expression. C'est vrai que le déchet, sous toutes ses formes, a pris une importance insoupçonnée de nos jours ; touché par l'homme, il reste « magique » parce qu'il est une trace. On comprend que les billets de tram, de métro, les morceaux de laine, d'étoffe, aient été recueillis par certains artistes. Et Dubuffet ramasse jusqu'à la poussière, aux rognures d'ongles... L'art tout entier n'est-il pas une entreprise de récupération ?

René Berger.

**8 publications  
à des prix explosifs**



**la campagne d'été 1959**

**de la Guilde du Livre**



**4 romans  
illustrés**

Fr. 5.25

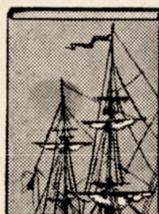


Mario Soldati:  
**Le Vrai Silvestri**  
traduit de l'italien.  
Frontispice de  
Jean-Jacques Gut.  
Reliure pleine  
toile vert nil.

Corinna Bille:  
**Théoda.**  
Illustrations de  
Gérard de  
Palézieux. Reliure  
pleine toile  
mandarine.

Michel Déon:  
**Les Trompeuses  
Espérances**  
Illustrations  
de Paul Perret.  
Reliure pleine  
toile azur.

Aldous Huxley:  
**Le Génie et  
la Déesse**, traduit  
de l'anglais.  
Frontispice de  
Philippe Jullian.  
Reliure pleine  
toile azur.



**2 livres  
d'enfants**

Fr. 4.50



Fr. 5.—

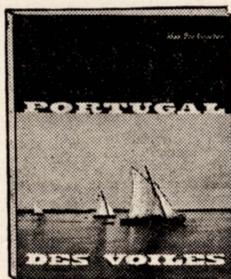
Alexandre Dumas:  
**Le Capitaine  
Pamphile.**  
Illustrations et  
maquette de Beni  
Schalcher. Reliure  
fibre de jute jaune.

**La Petite Taupe qui rêvait  
d'une barboteuse**  
album illustré en couleurs pour  
les petits.



**2 albums  
photos**

Fr. 9.50



Fr. 10.50

**Japon Japonais.** Photos  
de Yoichi Midorikawa.  
Texte  
de Charles-Henri Favrod.

**Portugal des Voiles.**  
Texte et photos de Max-Pol  
Fouchet, planches  
et couverture couleurs.

Inscrivez-vous à la

**Guilde du Livre  
Lausanne**

Avenue de la Gare 4

# D'un agenda

*1er mai 1959.*

Fête du travail. Il y aura cortège. Je ne me déplacerai pas. C'est aussi célébrer le travail que de rester, debout, derrière son établi.

Etre plus attentif à soi qu'à la confuse mêlée idéologique. L'orage se prépare ; il gronde dans un lointain qui se rapproche. La guerre peut éclater et ravager le monde, mieux que l'orage, la forêt. Sur les prés qui ne reverdiront plus, l'homme de demain cherchera des signes de ce que nous fûmes. Si par un miracle improbable, il retrouvait cette page, je voudrais qu'elle fût pour lui un signe d'amitié, un geste de blessé, chargée de souffrance, comme une blessure ouverte par où toute une époque continue de saigner.

Homme de demain, frère de misère ou d'espérance, n'oublie pas que parmi les hommes qui ont, dans notre temps, inventé la bombe atomique, il y a eu aussi ceux qui ont réinventé l'amour. C'est aussi un « progrès », et non le moindre à mes yeux.

*2 mai.*

Je me suis fixé d'écrire, au cours de cette année, quelques lignes, chaque jour. Regardant à l'avenir, je me suis interrogé : « Aurai-je encore quelque chose à dire, par exemple, le 25 octobre ? »

La réponse : une foi confiante, une foi d'enfant suffit. Et si rien ne m'est donné, il me restera d'écrire que je n'ai rien à dire. Ce ne serait pas, à mes yeux, le moins du monde, une défaite.

Il y a des sources qui tarissent après la saison d'été. C'est alors qu'il faut entreprendre de nouvelles fouilles dans les profondeurs ou de nouvelles randonnées en bordure des étangs. Il y a toujours assez d'eau pour qui sait la trouver et qui en a besoin pour que tourne son moulin.

En bordure de la Venoge, il existe encore ce vieux moulin que l'on appelle : « Le Moulin d'Amour ». S'il a résisté, c'est que sa raison sociale le lui commande.

*11 mai.*

Il suffit de quelques visites aux paroissiens pour que refleurisse le bonheur d'être pasteur, comme il suffit d'une seule nuit de mai pour que le jardinier retrouve le devoir d'être heureux.

12 mai.

Une enfance pauvre, des vêtements toujours mal ajustés, des vexations d'aînés m'ont rendu timide à l'excès. Je n'essaie plus de me guérir de ce mal. Car, maintenant, la timidité fait partie de ma nature.

\*

A toutes ces notes, un but : donner la parole aux plus pauvres, aux plus oubliés des hommes.

Femme d'une soixantaine d'années. Corps alourdi qui l'empêche de travailler comme elle le voudrait. Dans ce corps, une âme de jeune fille qui n'a jamais connu l'amour et qui désire être aimée comme les autres.

Voici une mère et grand-mère : quatre-vingts ans. A élevé sept enfants tout en faisant des lessives. Son dernier, elle l'a retenu jusqu'au soir de sa journée. Elle est rentrée en disant à sa fille aînée qui l'attendait sur le pas de porte : « Ça ne va pas tarder. » Elle a trouvé moyen d'enfanter, là, avec bonheur.

Et cette autre, malade de gangrène depuis plusieurs années. Elle raconte son enfance malheureuse à cause du père, tyran et païen qui l'empêchait d'aller au catéchisme. Elle a travaillé (douze frères et sœurs et pas d'argent) pour payer elle-même sa robe de confirmante que son père lui refusait.

La haine du père subsiste encore, mais transformée en amour pour les démunis : elle ne me laisse jamais partir sans une offrande pour de plus pauvres qu'elle.

24 mai. *Dimanche matin.*

Marguerites, scabieuses, ancolies... Nous les avons cueillies, hier, à la faveur d'une rapide promenade dans les foins mûrissants. Puis, au-dessus du talus, en bordure du grand champ, en plein soleil, nous nous sommes étendus et, les mains sous la nuque, à travers les esparcettes roses, nous avons contemplé. Le vent du nord soufflait avec force. Le champ d'orge roulait comme un fleuve rapide et la forêt proche exhalait sa plainte mêlée de craquements et de chants d'oiseaux inquiets.

Un été de désir, un été de colère appuyait son visage à nos mains caressantes. Et le temps qu'il faisait n'était pas le temps d'ici, mais celui d'autres saisons, perdues au fond de nous, pareilles à des enfants blessés, à des herbes fauchées.

3 juin.

Cueilli cette phrase, hier, à la salle des maîtres du collège où j'attendais que retentisse la cloche : « J'ai surtout écrit pour me donner, à moi-même, et si je le pouvais, à mes lecteurs, quelques-uns de ces moments d'émotion pure, musicale où il semble que soudain la vie s'arrête dans une bulle enchantée et reste suspendue, un pied en l'air, comme certaines phrases de Chopin. » (André Maurois.)

13 juin.

Hier soir, préparation des moniteurs dans le bois de Vernand. A la lueur du feu, nous relisions le sujet : l'histoire d'Abraham et de Lot en train de se séparer pour éviter les disputes des bergers.

Une grosse bise agitait les arbres et découvrait, en face de moi, un croissant de lune. Les jeunes filles, entourées de couvertures, lisaient leur récit d'une voix de cristal fragile. Je pensais aux nomades du temps d'Abraham et je me disais que nous devions leur ressembler, tel soir, après leur journée.

Au retour, bras dessus, bras dessous, nous rentrions en chantant sur la route. Le silence d'une nuit parfaite accueillait notre chant qui disait la reconnaissance des bergers.

20 juin.

J'écris ma vie, tristement, aujourd'hui. Je le fais par je ne sais quel besoin impérieux, comme d'autres jouent aux cartes, font du sport ou dessinent, ou chantent.

Je fais ce que je peux. Je n'ai pas de prétention. Ou plutôt : je n'en ai plus. Je me fais à l'idée de ne plus rien faire paraître. Ça n'a pas d'importance. Mais bien que je reste fidèle à ce que je suis, à ce que je puis.

21 juin.

O doute qui t'enflas comme un dénigrement sans fin, tu formes abcès à nos mâchoires d'hommes. Tu pèses de tout ton poids sur nos langues alourdies. Telle, cette tumeur que je vis un jour dans une bouche aimée : la langue immense emplissait la bouche, faisait gonfler les joues, pendait, étouffant toute parole et, bientôt, toute vie.

Doute, tumeur obscène !

*Emile Delay.*

COURS DE DESSIN ET PEINTURE

**GEORGINE DUCOMMUN-DUPONT**

1er et 2e degré : Nature morte, modèle vivant  
et **cours du soir** avec modèle vivant

*Renseignements, inscriptions : Genève, 8, rue Kléberg, tél. (022) 32 01 85*

# Un jour de ce juillet

Lu, dans le dernier numéro des *Lettres Nouvelles*, un texte de l'écrivain israélite polonais Bruno Schulz : *La Morte-saison*. Texte baroque. Descriptions extraordinaires de mauvaises herbes qui prolifèrent et d'insectes qui grossissent à vue d'œil, à vue de verre grossissant : Schulz raccourcit les distances qui nous séparent de ces animaux et nous les amoindrissent. Créatures-objets, objets-créatures nous investissent. Ionesco avant Ionesco.

Des fragments de *journal* = vivante géologie. On s'y dépose par couches successives. Mais comme l'écorce terrestre, ces couches sont susceptibles d'être affectées de glissements, de plissements, de failles.

Mon programme de lecture ou de relecture, pour ces vacances :

Les *Essais* de Montaigne  
Claude Vigée, *L'Été indien*  
Albert Ducrocq, *Découverte de la cybernétique*  
Jacques Howlett, *Le Théâtre des opérations*  
Kateb Yacine  
Baudelaire, *Les Curiosités esthétiques* (mon livre de chevet)  
Jean Rostand, Simenon, Aldous Huxley, etc.

Dispersion ? Eclectisme inquiétant ! Pourtant, je pressens à tous ces ouvrages un commun dénominateur : il faudra m'employer à le cerner.

Je repense à mon séjour à Venise, l'an dernier. Nulle part ailleurs, la peinture ne m'a proposé une image aussi orgueilleuse, aussi exaltante de l'homme. L'homme-pleine-chair, à l'aise dans l'espace qui pourrait l'engloutir. Rien ne le retient plus, pas même la pesanteur : il danse, et les éléments dansent avec lui. Union de la mer et du ciel, de la chair et de l'esprit. Mais Tiepolo est proche de Véronèse. Tiepolo : cinq heures du matin, le bal touche à sa fin, les visages sont livides, l'atmosphère est de cendre. On ne croit plus à la dernière danse.

Qui me proposera l'ultime aphorisme : celui où je me reconnaîtrai entièrement ?

*Jacques Monnier.*

# Fragments d'un journal sans dates

Intellectuellement et moralement, l'homme se définit assez bien par les questions qu'il se pose. Et il se trahit par les réponses qu'il essaie de leur donner. On y lit la forme de sa peur... ou de son espoir.

Nous ne tolérons la vérité que travestie ou fardée. Nue, elle fait toujours scandale.

L'instruction n'a pas de préférences : elle nourrit tout aussi bien la bêtise que l'intelligence.

L'intelligence non plus, qui éclaire aussi bien le crime que la science. Et la science, ne sert-elle pas indifféremment la guerre et la paix ?  
Instruments, instruments... aux mains de *qui* ?

L'ordre extérieur, cet alibi.

L'argent coûte trop cher. Que de choses on lui sacrifie, et qui valent mieux que ce qu'il procure !

Personne ne croit à ce qu'il croit.

Sans quoi un enterrement chrétien serait un jour d'allégresse et le matérialiste ne parlerait pas de la dignité humaine.

La signification d'une idée ne se dégage qu'à partir de l'acte : la roue n'est roue que quand elle tourne.

La roue du moulin laissait voir la rivière au travail. Il y a encore, dans la locomotive à vapeur, le simulacre du bras tournant la meule. Mais le moteur électrique ni l'ampoule ne s'accordent plus à l'image de la chute montagnarde. Et dans l'auto, on ne voit pas les chevaux. Nous vivons de plus en plus dans un univers non figuratif.

Comment, dans ce monde-là, l'art ne serait-il pas abstrait ?

Parce que, quelque part, une source s'est laissé prendre au piège, je monte chez moi, jambes immobiles, à la barbe de l'escalier.

Incroyable, avec quelle facilité nous banalisons les « miracles de la science ». Nous en usons comme d'outils plus commodes, et n'y pensons guère, comme nous faisons de nos organes, que lorsque la mécanique se détraque.

On pourra bientôt parler de « l'âge du feu » comme d'une ère révolue. Déjà dans nos foyers, toute flamme est éteinte. La cigarette ? Soit. Encore que, pour elle, le feu ne soit qu'un prétexte.

Paresse d'esprit ? Phosphate. Défaillances de mémoire ? Carbogène intra-veineux. Ennuï, cafard chronique, dégoût de vivre ? Injections, comprimés, suppositoires... Paquets de nerfs, glandes endocrines, matière grise, tu n'es plus qu'un corps. Il semble que l'esprit, de plus en plus, se défie de ses ressources propres.

A la radio, quand les acteurs sont mauvais, suffit-il de changer les lampes ?

Nécessaire, mais non suffisant... Je pensais à ces professeurs-docteurs allemands, nourris de *Kunstwissenschaft* (c'était vers 1910, je crois), qui composaient des tableaux avec tous les ingrédients du laboratoire esthétique. Tout y était : jeux des tons et des valeurs, ordonnance des plans, rigoureuse cohérence stylistique. Tout ce qui fait un parfait cadavre.

Il n'y manquait que l'essentiel, impondérable.

L'art byzantin refuse les perceptions et les représentations du monde sensible, autrement que transfigurées en vue d'une Présence transcendante. L'art abstrait, lui, rejette toute référence au monde extérieur et surtout aux jeux de l'illusion sensorielle. Sécurité fallacieuse de la réalité tangible, que conjurent, chacun pour soi et dans un contexte humain entièrement différent, l'art de Byzance et l'art non figuratif.

Dans l'un et l'autre cas, c'est un dépouillement, une catharsis. Dans l'un et l'autre cas, on voit l'homme nier le monde où s'écoulent ses jours, et où s'impriment, sur les choses et sur lui-même, les atteintes de la mort.

La beauté des palais et des temples élevés à la gloire des rois et des dieux morts atteint, même mutilée, son but essentiel, qui est de faire vivre notre monde intérieur.

Ruse de l'histoire, pour qui l'événement n'est que prétexte à la vraie grandeur.

Il me souvient d'un temps où je puisais le meilleur de ma joie dans la contemplation solitaire, le dialogue silencieux avec l'œuvre d'art. Maintenant

non. Il me faut en plus le plaisir d'autrui : discrète communion devant l'efficace Présence qui lentement se découvre... ou bien alors : Voici ce que je crois savoir, ce que je sens, ce qui s'impose à moi. Qu'en pensez-vous ?

Ainsi les plus belles choses, les heures les plus fécondes s'associent dans mon souvenir à des joies partagées.

Nous voyons les choses, non pas telles qu'elles sont, mais telles que nous sommes.

Lumière, beauté du monde, amour, plénitude de vie, tout ce qui vaut nous est gratuit.

Merveille inépuisable des matins. Il suffit de s'éveiller pour être à chaque fois comblé.

Candeur naïve ? béatitude franciscaine ? De cela aussi je suis assez conscient...

Jeune, la vie va de soi. Plus on avance, plus il faut — si l'on y tient — chaque jour la créer. Certes, il y a des gens chez qui l'âge tisse, de plus en plus serré, un maillot d'habitudes qu'ils endossent pour la journée. D'autres vont découverts avec leurs verres de couleurs.

Jeune ou vieux, l'homme est toujours « entre deux âges », celui qu'il compte à partir de sa naissance, et celui — le vrai — qui le sépare de la mort.

*L.-E. Juillerat.*

*A deux pas de St-François :  
on bouquine librement à la*

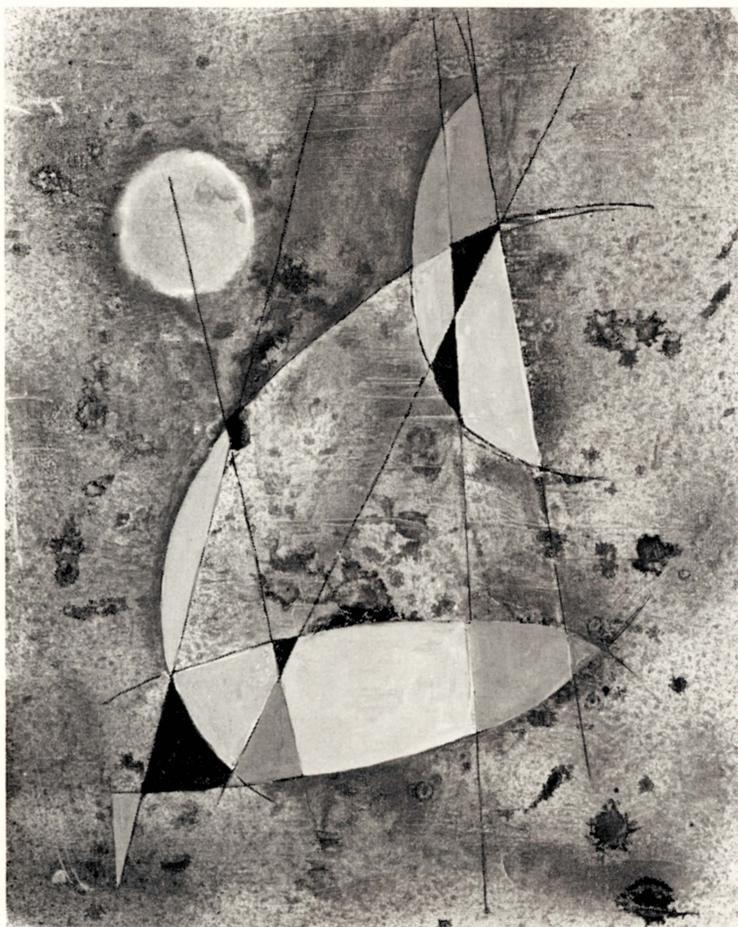
*Librairie du Grand-Chêne*

*8, rue du Grand-Chêne, Lausanne*



Soutter.

*(Cliché obligeamment prêté par les Editions Mermod.)*



Christiane Cornuz.

# Journal sans dates, printemps 1959

L'enseignement me servit beaucoup (...). Vivant dans une grande solitude, je désirais de moins en moins la société des hommes. Celle que je trouvais dans mes élèves (...) rouvrit mon cœur, le dilata. Ces jeunes générations aimables et confiantes (...) me réconcilièrent avec l'humanité.

*Michelet.*

Maître d'école, c'est de ceux qui sont mes élèves que je veux parler. Ces lignes ont-elles un sens pour autre que pour moi ? Je n'en sais rien. Voyons toujours.

Ce soir, horreur de ce métier qui consiste finalement à *juger*, et à écarter ceux de ces gosses qui ne peuvent pas suivre, qui sont trop peu doués. C'est-à-dire : qui consiste en fin de compte à écraser les plus faibles autant qu'il est en moi, à renchérir sur l'injustice du destin, à me faire le complice des forces de la nuit.

Au fond, en ce qui les concerne, il n'y a pas de problèmes d'éducation, il n'y a qu'un problème d'*être*. Dans la mesure où je parviendrai à être quelqu'un, ils m'accepteront. Les « problèmes » d'éducation ne naissent jamais que de notre insuffisance, à nous autres adultes.

Et encore : la puberté ? crise de la quarantaine !

Je me promène dans les couloirs déserts de l'école, en fin d'après-midi. Là-bas, la porte du numéro 17 est restée entrouverte, où, quand j'avais leur âge... Leurs visages se lèvent devant moi, presque toujours clairs, presque toujours souriants. Et je sens quel est mon privilège de vivre avec eux, d'être habités par eux, alors que d'autres ne rencontrent quotidiennement que des êtres déjà usés.

Ces deux enfants (lui 16 ou 17 ans, elle un peu moins) que je voyais ce printemps, l'un devant l'autre comme devant une révélation ineffable, se considérant en silence avec je ne sais quel frémissement sacré, puis s'inclinant l'un vers l'autre, au cours de l'été, chaque jour un peu plus, jusqu'à se fonder ensemble. Respirant un tel bonheur que le monde en était justifié. Et puis, enfin, ce bras du garçon autour de ces frêles épaules, et ces lèvres qui cherchaient d'autres lèvres : est-il rien de plus beau ?

G. : « Vêtu de probité candide et de lin blanc » ! Comment de tels miracles de gentillesse, de bonne grâce, d'intelligence et de droiture sont possibles : je me le demande bien. Son sourire vous enveloppe, vous prend, vous réchauffe, d'une chaleur communicative qui chasse toute lassitude, toute tristesse, toute perplexité. Sourire de grand seigneur !

Et J. : la *foncière* bonté que reflètent ces deux yeux marron, fruit d'un équilibre inaltérable, d'une force tranquille, qui n'a que faire de s'affirmer...

Ah ! qu'au jour de m'en aller, je puisse revoir les paysages que j'ai aimés, mais plus encore ces visages, leurs visages, avec quelques autres qui sont les miens, c'est tout ce que je veux.

J'aime ce pays où *ils* vivent. La plupart d'entre eux tels, qu'ils me donnent un vif regret de n'avoir plus dix-huit ans, pour être l'un des leurs et tenter de me faire parmi eux quelque ami.

Caserne de Lausanne. Sur le préau, une compagnie de recrues qu'un officier fait évoluer, aligner, prendre le garde-à-vous, rompre, faire demi-tour et recommencer. Avec l'âge, je ne puis plus voir en eux que des enfants, que les adultes utilisent, manient, tuent le cas échéant, pour défendre leurs biens, leurs situations, etc.

*Fin de partie ?* Non pas : début de partie. Le leur dire, et que c'est *leur* partie, et qu'ils vont la jouer.

...Et la perdre ? En pensant aux jeunes Autrichiens, aux jeunes Russes, etc., mobilisés pour une cause sans intérêt, je voyais G., et Y., et R., et F., et tous les autres... On les prendra... Non ! On les a pris. Ce sont toujours les mêmes, éternels. Car l'Histoire n'est qu'un interminable Massacre des Innocents.

Leur dire, ne pas leur dire : La guerre. Ceci ne vous concerne pas. Ne concerne pas vos dix-huit ans. Concerne les adultes, les « croulants », comme vous dites. Vous, la vie est votre affaire. Votre seul devoir, chaque fois que vous le pouvez et dans toute la mesure où vous le pouvez, c'est de vivre, de vivre et d'être heureux.

Qu'ils soient nus dans les bras d'une fille, je le trouve infiniment plus décent, infiniment plus convenable, infiniment plus réjouissant... disons : infiniment moins regrettable, que de les voir nus devant un conseil de révision.

Je me répète, je me répète (pas même : *je me résume*, comme le Saül de Gide !) : Un garçon couche avec des filles. Et tout le monde de se récrier : *Ah ! la jeunesse d'aujourd'hui !* Ce même garçon s'engage volontairement, ou bien il fait son école de recrues et apprend le maniement d'armes. Et tout le monde de s'écrier : *Ecole du caractère, de la virilité !*

Et les pasteurs, et les maîtres d'école profèrent contre l'immoralité du siècle, contre les livres immoraux, contre les films immoraux (Cf. : *Les Tricheurs*). Mais devant la guerre, devant les livres de guerre, les mémoires d'hommes de guerre, les films de guerre, les actualités où il est question de râtissage, de nettoyage, etc., ils se taisent. Car la guerre, n'est-ce pas, n'est que le signe de notre condition de pécheurs !

Avouons donc que nous avons peur, et l'on nous tiendra quittes ! Avouons que nous avons peur d'entrer en conflit avec l'autorité, peur de perdre notre situation, peur d'être notés comme malpensants... Tandis qu'à stigmatiser les mœurs, on ne s'expose à rien ! (Tout ceci en repensant à ce film intitulé *Quand passent les cigognes.*)

En voyant D. revenir absolument « vidé » de son travail de terrassement, je repense à ce que disait Simone Weill, de la souffrance du jeune ouvrier, qui, au sortir de l'école, se trouve brusquement n'être plus qu'un objet, un outil qu'on utilise au maximum, que l'on exploite à des fins étrangères. Et j'en reviens à cette pensée : que certains (le plus grand nombre) n'ont que leur seule jeunesse pour tout payer, que même sans guerre, on la leur prend, on la leur dérobe, ne leur laissant que quelques jours par an qui soient à eux, et souvent trop peu d'argent pour en tirer parti. Inacceptable.

Leur dire : que les Ecritures nous annoncent que le Verbe s'est fait chair, mais que nous sommes les témoins d'un autre miracle, inverse et complémentaire. Que nous sommes appelés à participer à un autre miracle : Que la chair se fait Esprit, se refait Verbe, par l'Amour. Que l'Amour n'est pas autre chose. Que « faire l'amour » n'est pas autre chose que cela : faire naître de la conscience, quelque part, dans la matière. (Tout ceci en lisant *Louis Lambert.*)

A propos de cette pensée de Malraux que la mort est le signe irréfutable de l'absurdité de la vie, leur dire : Tout au contraire ! Le signe que la vie a un sens ; qu'elle se dirige vers *vous*, nous laissant en arrière ; en attendant de se diriger vers vos enfants, c'est-à-dire vers ceux qui seront mieux armés, dans un monde meilleur. Ah ! je suis bien curieux de connaître vos fils !

Saint Grégoire le Grand : Selon la coutume, chaque année, il lavait les pieds de douze pauvres, en souvenir du Christ et par exercice d'humilité. Mais une fois, il y en eut treize, et après quelques instants, Grégoire reconnut Notre-Seigneur. De même envers eux : agir comme si, à chaque fois, l'un d'eux, peut-être, n'était que *Lui* déguisé... Ne pas oublier qu'en fait, d'une certaine manière, ils sont *Lui* déguisés...

Leur nom secret est *Hiéron*, et le mien *Siméon*.

*Jeanlouis Cornuz.*

## On a raison à vingt ans

... Ce que je ressens aujourd'hui le plus impérieusement c'est, au milieu des manifestations de tout ordre qui accompagnent l'accession à « l'âge d'homme », un besoin de faire le point. Au sortir d'une époque de ma vie en même temps qu'au seuil de la Vie (avec un grand V et tout le Sérieux que cette majuscule implique), une question se pose à laquelle, avant de vivre cette Vie où je vais me faire l'homme que je serai, il me faut répondre : qui suis-je ? Car cette seconde naissance ne s'accomplit plus dans l'innocence : n'ai-je pas déjà fait les choix les plus importants de mon existence ? et, par là, n'ai-je pas à assumer ce que ces choix ont fait de moi ? Bref, je ne suis plus disponible, je me suis engagé, je suis marxiste. Si je pose d'emblée cette adhésion philosophique et politique, ce n'est ni par fanfaronade, ni par exhibitionisme provoquant, mais simplement parce que j'entends situer ces lignes sur le plan qui m'importe le plus, celui de la vie philosophique et morale. Dans une démarche qui vise à fonder mon marxisme à la fois pour moi et pour les autres, il me faut tenter maintenant de démêler ce qui, à partir de ma situation objective de bourgeois et de Suisse, a provoqué cette adhésion et revivre, en vue de les assumer, les choix successifs souvent à moitié conscients qui m'ont constitué marxiste.

J'ai été élevé dans le climat idéologique de la moyenne bourgeoisie sans fortune, protestante, dans une famille d'universitaires et d'intellectuels petits bourgeois. Pour un adolescent, ce climat idéologique est peu favorable à l'éclosion d'une vocation révolutionnaire : le protestantisme tiède de mon milieu familial ne me portait guère à la mise en question des valeurs qu'on me proposait, l'anti-communisme latent de toute la bourgeoisie suisse atteint dans ma famille, comme dans beaucoup d'autres, un stade très particulier, où le bien-fondé de l'exigence communiste est nié avec une telle apparence d'évidence, avec une assurance si subtile et si mystifiante que la révolte adolescente contre la vieille génération a peu de chances d'aboutir à la contestation radicale du marxisme, contrairement à ce qui se passe dans des familles où l'anti-communisme est violent et militant. Enfin en Suisse, où la lutte des classes est soigneusement masquée et prend des formes si sournoises, l'adolescent est peu exposé à appréhender la réalité de cette lutte et à se poser les questions qui découleraient de sa

constatation. Ainsi, jusqu'à environ dix-sept ans, je considérais le communisme avec la plus grande indifférence, comme une aberration dont il était inutile de tenir compte.

La lecture de Gide, vers dix-huit ans, eut sur moi une influence prépondérante. Elevé par ma mère sans la moindre contrainte morale, dans une liberté dont je lui serai toujours reconnaissant, la contestation à laquelle m'invitait Gide pouvait tout simplement ne pas me concerner ou au contraire se faire plus subtilement et plus profondément par une mise en question non d'une morale étroite qui m'aurait personnellement brimé, mais par celle de toutes les valeurs morales de ma classe et de notre société. Ainsi Gide fit naître en moi une *inquiétude* que jusqu'alors je n'avais jamais ressentie, il fit une fêlure dans la masse de mon indifférence par laquelle la critique put méthodiquement faire son chemin. L'admiration que j'avais pour Gide m'obligea pour la première fois, à la lecture de son *Journal*, à tenir compte du communisme. Puis je lus le *Retour de l'URSS*. Couronnant cette lecture, ce furent les événements de Hongrie de 1956. Je venais à peine de sentir la coïncidence d'une exigence morale confuse avec le mouvement communiste que la révélation brutale de son iniquité venait discréditer, à tout jamais, pensais-je alors, le communisme tout entier. La rupture fut immédiate. Je fus même tenté quelque temps, par la lecture de Brasillach et par un nietzschéisme naïf, par l'extrême-droite. Mais je subissais à la même époque l'influence de deux amis qui me détournèrent rapidement de la voie où je m'engageais. T., étudiant progressiste, ébranlé lui aussi par l'affaire hongroise, n'en continuait pas moins à rester marxiste et mettait en parallèle l'intervention soviétique en Hongrie et celle des Franco-Anglais à Suez. J'avais suffisamment d'amitié et d'estime pour lui pour entendre ses raisons et je fus ainsi profondément désemparé et désorienté. Voyant l'injustice et la mauvaise foi aussi bien à l'Est et à l'Ouest, je subis une crise morale violente : dans un mouvement de pessimisme qui emportait tout, je renvoyais tout le monde dos à dos et aboutis à un refus total du monde. Ce fut ce que j'appelle mon « réflexe d'Antigone » que j'exprimais avec toute la ferveur de mon âge dans une dissertation dominée par cette citation : « On n'a pas le cœur à jouer dans un monde où chacun triche. » Je me souviendrai toujours du jour où C. me la rendit en disant : « Croyez bien que je comprends votre réaction, mais il y faut de la sainteté et, quant à moi je n'ai pas le goût du martyre. » Il aurait pu me dire plus durement : « Il y faut beaucoup d'orgueil... »

Ce refus du monde, cet appel à la pureté, pouvait aboutir au suicide ou à la sainteté, peut-être aussi à la poésie. Mais je n'ai jamais

sérieusement été tenté par le suicide (il y a en moi un trop grand goût du bonheur) et « ne devient pas saint ou poète qui veut » ! Grâce à la lecture de Sartre, je me rendis petit à petit à cette évidence : Du moment que j'accepte de vivre dans ce monde, j'y suis irrémédiablement compromis, je m'en rends à la fois complice et solidaire et je suis responsable du mal qui y règne, tant que je ne fais rien pour le changer. Je sentis alors profondément la nécessité de l'engagement que demande Sartre. Et c'est par lui que je suis finalement venu au marxisme.

On voit assez, aux brèves indications que je viens de donner de mon évolution intellectuelle, la nature de mon adhésion : Je n'ai jamais eu à souffrir personnellement de la société capitaliste, tout au contraire puisque j'en suis un membre privilégié. Ma révolte est donc idéale, elle est provoquée par ma situation privilégiée qui me donne mauvaise conscience parce que je sais la société capitaliste profondément injuste. C'est dire que ma révolte, au contraire de celle du jeune ouvrier pour qui c'est une nécessité vitale de se révolter, est un pur mouvement de solidarité et de générosité facultative et par là à juste titre suspecte. Le danger qui me guette se situe au niveau de la bonne conscience : la bonne conscience d'avoir mauvaise conscience (premier mouvement : je me sens privilégié, coupable et responsable et second mouvement : je suis un type bien de me sentir coupable). Mon adhésion est donc subjective, livresque et idéale, elle est provoquée par une exigence morale qui reste soupçonnée ; elle concerne uniquement mon Etre-pour-moi-même. Il me faut par conséquent objectiver cette adhésion en l'insérant dans une praxis et ainsi seulement j'en ferais mon Etre-pour-autrui et la fonderai en valeur. Le plus simple, n'est-ce pas, ce serait de m'inscrire au P. O. P. Si je ne le fais pas, c'est pour plusieurs raisons dont la première et la plus valable est que dans l'état actuel de mon évolution je m'inscrirais précisément pour de mauvaises raisons, pour me mettre en règle avec moi-même par exemple, c'est-à-dire encore pour des raisons entièrement subjectives.

Voilà le problème que j'ai actuellement à résoudre, la contradiction que j'ai à dépasser...

*Michel Contat.*

---

*Notre dévoué secrétaire vient d'être frappé dans ses plus chères affections. Tous ceux — et ils sont nombreux à Pour l'Art — qui ont connu Madame Abravanel mesurent le vide que son départ fait au foyer de notre ami. Puisse-t-il trouver auprès de ceux qui partagent sa peine le réconfort d'une affection plus que jamais présente.*

---

## Sans titre

8 juin. — Il est fréquent que dans un roman, une œuvre théâtrale, les présages interviennent : grand ou petit jeu, bonne aventure, ce qu'on voudra, simples correspondances même. Et *toujours* ces présages se trouvent confirmés (au moins « en contraire sens », comme chez Corneille). L'auteur peut être un rationaliste à tout crin, il n'aurait garde de se priver des signes : ils jalonnent la route du « héros ». Alors que les événements les plus décisifs de notre existence nous tombent dessus sans avoir crié gare, alors que nos pseudo-présentiments « coulent » comme des orages réservés à d'autres cieux, le héros reste l'objet d'attentions particulières de la part d'une providence ou d'un fatum.

Le personnage de roman dont notre époque a compris enfin qu'il devait, pour *être*, rester imprévisible, demeure — c'est paradoxal — déterminé dans l'irrationnel. Sa liberté doit être maintenant conquise sur les signes. Je rêve d'un roman qui les bafoue.

14 juin. — « L'homme est une interrogation, la femme une réponse. »<sup>1</sup> Car il reste bien entendu, pour José Bergamin, que l'homme existe d'abord, la femme ensuite et en fonction de ce roi de la Création.

Il faut être Espagnol — et mal désarabisé — pour se sentir encore à ce point « premier sexe ». Comme si tout être humain n'était pas, selon les circonstances, interrogation ou réponse !

Tant que l'Espagnol pensera que « la femme répond à l'homme : Je n'aime que ce que je crains », mépris doublé de crainte : « méfie-toi de la femme qui... » l'Espagne restera plongée dans un romantisme des mœurs plus pittoresque qu'humain.

Souvenir des Canaries : Dans les bus de la ville de Las Palmas, on ne laisse monter les femmes que s'il y a des places assises. Il y en a rarement, les hommes debout sur la plate-forme les occupant aussitôt qu'il s'en trouve de libres. Il en résulte qu'au « de pié » péremptoire du receveur, les hommes montent, les femmes restent.

Image d'une société où l'on considère que la femme « ne peut laisser d'être divine ou diabolique — en un mot chimérique. » On lui doit en théorie de tels égards, qu'en fait on manque avec elle à la simple humanité.

26 juin. — Copies du Bac. Il s'agit de Voltaire. On me parle beaucoup de Calas, orthographié presque toujours Callas. Je m'étonne. Un candidat enfin m'éclaire. Je lis : « Voltaire, dans l'affaire de la Callas... » !

Ces jeunes gens sont de leur temps. Je laisse à R. B. le soin d'en inférer quelque chose sur la conscience moderne.

<sup>1</sup> *Aphorismes* - José Bergamin.

28 juin. — Mon amie, le professeur de publicité, me l'a dit : je ne suis pas un bon « prospecté ». Je ne lis pas les journaux, je n'écoute pas la radio, je passe vingt fois à côté d'une nouvelle affiche sans la voir.

Voilà qui se vérifie sur la route. Je m'avise à Vermenton (Yonne) que *Paris-Machin* a planté un panneau à l'entrée de la petite ville : « Vermenton, 1700 habitants - 445 lecteurs » (chiffres retenus approximativement). V. me dit alors qu'il en est ainsi à l'entrée de nombreux bourgs ou villes depuis Paris. Quel esprit d'observation !

Ma réflexion également est courte. Ces chiffres ne prennent aucune signification pour moi. Je n'en pense rien. V., lui en pense beaucoup. Ils sont faux l'un et l'autre, c'est son avis.

Et d'abord, *Paris-Machin* (qui tire à un million d'exemplaires) joue sur l'équivoque lecteur - acheteur. Il faut déjà réfléchir (ce que ne font pas les gens comme moi) pour voir qu'il ne se vend pas à Vermenton (Yonne) 445 *Paris-Machin*. Combien faut-il compter de lecteurs par exemplaire vendu ? Que le nombre admis soit déduit statistiquement et dans un esprit qu'on consent à admettre scientifique, n'empêche pas qu'il soit nécessairement inexact, comme tout ce qui résulte d'un sondage d'opinion.

L'autre tricherie pour être plus subtile est plus manifeste encore. Il est évident que le dépôt de journaux de Vermenton (Yonne) alimente non seulement la petite ville mais encore les villages ou hameaux environnants, et que les jours de marché, par exemple, *Paris-Machin* s'achète là pour se lire ailleurs. Le nombre des « prospectés » du lieu dépasse donc celui des habitants du centre-ville, et la proportion des lecteurs par habitants diminue.

Mais ne faut-il pas, V., être sophiste soi-même à ses heures, pour percer si bien à jour les sophismes des autres ?

5 juillet. — S. aime beaucoup A. M. qui prête l'oreille à ses discours infinis et lui donne volontiers la réplique. C. témoigne presque de la même complaisance. Mais son sourire blesse la brave femme. Il a naturellement quelque chose de crispé à quoi elle se méprend. Elle croit au mépris. Que ne prend-elle plutôt en considération le regard.

Si ce n'est pas là jouhandéliser !

Jouhandeau est un écrivain de premier ordre, je n'en doute aucunement. Mais il me semble aisé d'emprunter sa manière. C'est l'acuité de son œil d'entomologiste, c'est son impudeur de témoin assermenté qui sont inimitables.

Dans *L'Eternel Procès*<sup>1</sup>, juge et partie, comblé d'être partie ; d'où lui vient sa délectation d'être juge, et cela par le seul témoignage. Irrécusable, dès lors qu'omniprésent il détient l'omniscience de son Elise et du couple qu'ensemble ils forment.

Mais sans le style, tout cela dont on se délecte, tombant au rang de « débailage », serait odieux.

Raymonde Temkine.

<sup>1</sup> Editions Gallimard.

# *Les maisons*

Dans le ciel de laine profonde  
Si douce aux yeux,  
Les maisons avancent peu à peu  
Vers cette très vieille mort  
A laquelle déjà elles ressemblent.  
Vois, mon amour, ma lumière,  
La cage frileuse des tours  
Où des étoiles d'air tremblent  
Dès que les roses trémières du jour  
S'accouident là-bas vers l'orient.  
Vois, mon amour, ma lumière,  
Devenir transparente  
La maison de chair  
Que nous aimions tant,  
Bien plus que Dieu sans doute.  
Bientôt, mon amour,  
Sera racine, sera tendre rhizome  
D'une blanche anémone  
L'ivoire des vieux colombages.  
Bientôt, ma lumière,  
Toute ville sera la terre  
Qu'un enfant creuse de ses mains.

*Vio Martin.*

Pour l'Art s'honore de publier un poème de sa rédactrice et fidèle collaboratrice dont la dernière plaquette, *Terres Noires*, vient d'obtenir le Premier Prix romand de poésie, lors des récentes Fêtes du Rhône, à la Tour-de-Peilz.

*Les beaux départs...*

## **Croisière en Grèce** du 7 au 19 septembre

Direction artistique : René Berger

Genève-Athènes en avion - Olympie - Delphes - L'Argolide - Les îles de l'Egée - Les monastères byzantins de Daphni et Hosios Lucas

**Tout compris, depuis Fr. 1250.—**

Les inscriptions sont reçues jusqu'au **20 août**

### PROCHAINS WEEK-ENDS :

**Le Brionnais roman** de Charlieu à Paray-le-Monial  
5 et 6 septembre - Fr. 76.—

**La Bourgogne romane** de Tournus à Vézelay  
19, 20 et 21 septembre - Fr. 95.—

### VOYAGES D'AUTOMNE :

**Une semaine à Rome** du 18 au 25 octobre

*Prix :* avec parcours Genève-Rome en avion : **de Fr. 490.— à Fr. 568.—**  
avec voyage en chemin de fer : depuis **Fr. 320.—**

**Venise** du 21 au 25 octobre - De Fr. 227.— à Fr. 282.—

**Venise et Ravenne**

du 18 au 25 octobre - De Fr. 325.— à Fr. 385.—

*Tous renseignements et programmes détaillés sur demande*

*En préparation :*

### SÉJOUR D'HIVER :

**Malaga - Tanger** du 27 décembre au 9 janvier  
(avec prolongation facultative)

Avion Genève - Madrid - Malaga et retour

Excursions : Tanger - Grenade - Costa del Sol

---

**VOYAGES POUR L'ART** - Lausanne - 5 bis, Aubépines - Tél. 24 23 37